

Georg Simmel et le dilemme culturel des femmes

In: Les Cahiers du GRIF, N. 40, 1989. Georg Simmel. pp. 7-28.

Citer ce document / Cite this document :

Vromen Suzanne, Degraef Véronique. Georg Simmel et le dilemme culturel des femmes. In: Les Cahiers du GRIF, N. 40, 1989. Georg Simmel. pp. 7-28.

doi : 10.3406/grif.1989.1781

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/grif_0770-6081_1989_num_40_1_1781

Georg Simmel

et le dilemme culturel des femmes

Suzanne Vromen

Georg Simmel (1858–1918) fait partie des éminents sociologues qui au tournant du XX^e siècle ont, comme Max Weber et Emile Durkheim, fait de la sociologie une discipline indépendante, une science de la société. Ils ont interprété les conséquences du processus croissant de différenciation sociale et la mise en place de nouvelles relations sociales dans le monde contemporain. Tous trois pensaient que les hommes devaient affronter l'aliénation, la déshumanisation et la fragmentation, mais Georg Simmel est le seul à avoir explicitement questionné le futur des femmes dans la société moderne. Le monde tel qu'il l'envisageait était clairement habité par des individus des deux sexes. Simmel a posé le problème des modalités d'existence des femmes à deux niveaux différents, c'est-à-dire à la fois comme théoricien et comme intellectuel engagé, concerné par le débat sur «la question des femmes » et la montée du mouvement des femmes dans l'Allemagne impériale.

Georg Simmel a passé l'essentiel de sa vie académique à écrire et donner cours à l'université de Berlin. Ses cours étaient considérés comme des événements culturels et il entretenait des relations étroites avec la plupart des grands intellectuels de son époque : Stefan George, Rainer Maria Rilke, Auguste Rodin, Edmund Husserl, Max et Marianne Weber. Du fait de l'antisémitisme qui sévissait même dans les universités, il n'a jamais été nommé professeur à Berlin. Ce n'est qu'en 1914, quatre ans avant sa mort, qu'il a obtenu une chaire à l'université de Strasbourg.

Outre la sociologie, les travaux de Simmel portaient sur la philosophie générale, la philosophie et la méthodologie de l'histoire, l'éthique et l'esthétique. Sa conception de la sociologie s'opposait tant à l'organicisme de Comte et de Spencer qu'aux *Sciences de l'esprit* (*Geisteswissenschaften*) de l'école allemande, lesquelles considéraient les phénomènes humains comme des idéogrammes à appréhender dans leur singularité plutôt que comme des entités nomothétiques, des sujets soumis à des lois générales¹. Simmel envisageait la

société comme un tissu complexe de relations multiples, le résultat d'interactions continuelles entre les individus. Ce sont les processus et les formes de ces interactions qui l'intéressaient. Il a ainsi défini des modèles de subordination et d'ordre, étudié la signification des nombres dans la vie sociale, proposé des typologies comme dans son fameux essai sur *L'Etranger* et développé une réflexion marquée d'ambivalence sur la culture moderne. Dans sa conception du social, Simmel a surtout mis l'accent sur la phénoménologie de l'expérience individuelle, soulignant les mécanismes de marginalisation et de mise à distance à l'œuvre dans les rapports sociaux. De cette conception du social découle son intérêt pour les relations hommes-femmes qu'il considérait comme un problème central du monde contemporain et auquel il a consacré des écrits théoriques et des articles de journaux. Les articles de presse lui permettaient d'articuler les thèmes développés ensuite plus à fond dans son travail universitaire. Il serait dommage de séparer ces deux types de réflexion qui se soutiennent mutuellement.

Les idées de Simmel sur les relations entre les sexes ont fortement influencé la psychanalyste américaine Karen Horney², mais beaucoup de sociologues américains, qui reconnaissaient l'importance de la contribution simmelienne à la sociologie et commentaient cette œuvre, ont totalement ignoré – tout au moins jusqu'à la fin des années 70 – l'ensemble de ses textes sur les femmes³. Cet oubli est d'autant plus étonnant que l'analyse des relations de genre fait partie intégrante – et c'est en cela qu'elle est remarquable – de sa théorie générale du social. Simmel s'intéressait moins au fait brutal de la domination des femmes qu'à ce qu'il appelait leur dilemme culturel, c'est-à-dire le fait que les femmes, outre qu'elles ne sont pas sujets de droit, vivent dans un univers culturel clairement et majoritairement masculin. Comment dès lors, interrogeait-il, pourraient-elles dans l'avenir contribuer à l'élaboration d'une culture commune et se doter d'une identité autonome?

L'originalité de la pensée de Simmel ne peut être comprise que si l'on met en relation sa conception des rapports hommes-femmes avec son histoire personnelle⁴. Et ce pour plusieurs raisons. Lewis Coser a déjà établi un parallèle entre l'analyse de la marginalité développée par Simmel dans son livre sur *L'Etranger* et son statut marginal à l'Université⁵. D'autres ont montré combien les essais de Simmel sur la vie urbaine moderne étaient directement inspirés de son expérience berlinoise⁶. Mais les liens entre sa conception des relations entre les sexes et sa vie privée restent à établir. Il est intéressant de remarquer que Simmel a vécu entouré de nombreuses amies très cultivées. En 1890, il a épousé Gertrud Kinel, une philosophe plus connue sous le pseudonyme de Marie Luise Enckendorff, avec qui il eut un fils. Après dix ans de

mariage, il noua une liaison avec Gertrud Kantorowicz, écrivain et poète. De cette liaison durable naquit une fille. Sous prétexte de fidélité conjugale — dont il fit une lecture à tout le moins originale — Simmel refusa toujours de rencontrer sa fille. Sous la direction de Simmel, Gertrud Kantorowicz traduisit en allemand *L'évolution créatrice* de Bergson et les deux femmes édifièrent chacune, à titre posthume, des recueils d'articles de Simmel⁷. Beaucoup d'étudiantes participèrent à ses soirées intellectuelles et devinrent des amies, en particulier Margarete Susman qui fut par la suite un écrivain réputé. Entouré de femmes aussi douées il n'est pas étonnant qu'il ait à la fois questionné les conditions de leur participation à la culture et considéré la constance et la fidélité comme des attributs exclusivement féminins!

Entouré de femmes dans sa vie privée, Simmel avait également énormément de succès auprès des étudiantes. Il réagissait de manière ambivalente à cette popularité. Dans une lettre adressée à Heinrich Rickert en 1898 il décrit ainsi ses étudiants : « La majorité sont des étrangers et des femmes. Je ne peux pas dire que ce grand nombre d'étudiantes me ravisse : elles perturbent l'unité de l'auditoire. Dans la mesure où je ne parle pas au public mais à moi-même, je préfère quand l'auditoire est aussi peu coloré et aussi indifférent que possible. La dualité des apparences et les vêtements brillants me dérangent »⁸.

Simmel est pourtant l'auteur d'un article paru en 1899, dans le *Vossische Zeitung*, en réaction à un éditorial qui proposait d'interdire l'accès de l'université de Berlin aux femmes pour régler le problème de surpopulation des auditoires⁹. Simmel rétorque non sans passion que l'exclusion du petit nombre d'étudiantes (406 sur un total de 7.360 étudiants) n'empêchera pas les salles de cours d'être bondées. Quant aux étudiantes étrangères, particulièrement visées par cette mesure d'interdiction, il ajoute qu'elles sont très intelligentes et sérieuses même si, comparée à l'éducation allemande, leur formation générale révèle certaines lacunes. Si l'accès de l'Université leur est interdit, il doit l'être aussi pour les hommes étrangers. Le vrai problème pour Simmel est lié à la fréquentation des cours par des femmes du monde venues parfaire leur éducation générale ou suivre un cours de littérature ou d'histoire de l'art. Il justifie la nécessité de les exclure des auditoires par la finalité de l'Université qui est l'acquisition professionnelle d'un savoir et non la distraction des femmes oisives à la recherche d'excitation intellectuelle et de parcelles de savoir. A ses yeux, l'exclusion d'étudiantes qualifiées et sérieuses est un gâchis, une injustice fondée sur un traitement différentiel des hommes et des femmes. Simmel ajoute même que l'accès récent des femmes à l'Université représente un important progrès intellectuel qui ne peut être remis en question pour une

raison aussi triviale!¹⁰. La solution consiste donc bien pour lui à empêcher les femmes du monde de fréquenter les cours en dilettantes, ce qu'il résume par la formule : « pas d'étude en dilettante » (« *nicht studieren, sondern nur dilettieren* »).

Cet article témoigne de la colère de Simmel face à ce qu'il considère comme une injustice. Par une curieuse ironie du sort, il fut lui-même plus tard accusé de dilettantisme, de passer d'un sujet à l'autre, de ne pas avoir un esprit de système et d'être un flâneur sociologique¹¹. Ses contemporains attestent qu'il prenait plaisir à s'adresser au public fustigé dans son article¹². Son succès peut être comparé à celui que connut Bergson à la même époque au Collège de France à Paris. Contrairement à Bergson, Simmel n'était pas nommé professeur, ce qui le rendait plus vulnérable aux médisances et à la jalousie académique¹³. Il est possible qu'en raillant les dilettantes il ait cherché à affirmer son sérieux et ainsi à mettre fin à sa réputation d'orateur à la mode. Comment ne s'est-il pas rendu compte en effet de l'illogisme de son raisonnement qui prétend d'abord que l'exclusion de toutes les femmes ne règle pas le problème et ensuite qu'il suffit d'exclure les femmes qui suivent les cours en dilettante? Il est évident qu'on ne peut mettre en cause la sincérité de son soutien aux étudiantes et de sa sympathie pour les étrangers. Ces deux qualités sont à l'origine des reproches de Dietrich Schaeffer, professeur à l'université de Berlin, qui — dans une lettre datant de 1908 — s'oppose à la nomination de Simmel à la chaire de philosophie d'Heidelberg, nomination recommandée par Max Weber : « Ses cours sont très fréquentés. Mais il a l'habitude de faire cours deux heures d'affilée ainsi qu'il plaît à Berlin. Il parle avec une lenteur excessive et par bribes, ce qui fournit peu de matière, même si celle-ci est bien tournée, succincte et très travaillée. Autant de traits très appréciés par certaines catégories d'étudiants largement représentées ici à Berlin. De plus, il truffe son propos de remarques intelligentes. Son auditoire est composé en conséquence. Les femmes du monde sont très nombreuses — même pour Berlin. Le reste est composé d'un important contingent en provenance du monde oriental, aussi bien des étudiants établis ici que ceux qui transitent semestre après semestre de région en région jusqu'à l'Est. Ses manières s'accordent parfaitement à leurs goûts et penchants. »¹⁴

Eminent philosophe et sociologue, Simmel n'a jamais bénéficié de la respectabilité académique à l'université de Berlin. Il fut chargé de cours non rémunéré pendant 15 ans avant d'être promu professeur extraordinaire, une distinction honorifique qui n'était assortie d'aucun poste permanent et d'aucune rémunération.

Simmel s'intéressait surtout à la position des femmes de la bourgeoisie et il était sympathisant de la tendance bourgeoise-libérale du mouvement des femmes allemand. Il était cependant parfaitement lucide quant aux conséquences brutales du travail industriel sur la vie des femmes de la classe ouvrière. Il discuta cette question dans un article publié en 1896, sous le titre « *Der Frauenkongress und die Sozialdemokratie* » (« Le congrès des femmes et la social-démocratie »)¹⁵. Deux ans auparavant, le mouvement des femmes s'était scindé en deux tendances : l'une bourgeoise-libérale et l'autre social-démocrate. La première tendance créa la Fédération des Associations de Femmes allemandes (*Bund Deutscher Frauenvereine*), une plateforme déclarée sans objectif politique afin de contourner la loi qui interdisait l'existence d'associations politiques de femmes¹⁶.

Simmel a profité de l'occasion offerte par le compte rendu du congrès de 1896 pour comparer les mouvements des femmes bourgeois et socialiste, et leur appliquer sa conception de la culture. Il souligne d'abord l'absence de Clara Zetkin et Lily Braun, les deux leaders socialistes. Ces dernières refusèrent d'assister au congrès en déclarant que le mouvement des femmes bourgeois ne défendait pas les intérêts des travailleuses, que depuis des années le parti social-démocrate avait un programme similaire pour les hommes et les femmes et que les participantes à ce congrès ne représentaient rien à côté de la masse des travailleuses vivant dans une pauvreté extrême. Elles ajoutèrent que les femmes prolétaires ne pouvaient rien attendre de l'ordre social accepté par le mouvement des femmes bourgeois. Par conséquent, les dirigeantes socialistes se dirent au mieux indifférentes « au mouvement des dames » (*Damenbewegung*), et au pire hostiles¹⁷.

Simmel rejette les arguments du mouvement des femmes socialistes et par le fait même la possibilité d'un changement social révolutionnaire. Il se range du côté du mouvement bourgeois et de son réformisme, considérant que ses revendications — législation protectrice, assurance du travailleur, journée de travail normale, allocation de chômage et salaire minimum — peuvent entraîner un progrès social et une réduction des disparités sociales. Il relève d'autres thèmes discutés au congrès et notamment la réforme vestimentaire, la prostitution, les syndicats et l'accès à l'enseignement supérieur. Il s'attache ensuite à commenter les directions opposées prises par les deux mouvements. Propulsée dans le travail industriel duquel elle doit être protégée, une femme prolétaire se retrouve selon lui privée de l'exercice de sa mission culturelle au sein de la famille. La division moderne du travail a en revanche réduit les fonctions domestiques d'une femme de la bourgeoisie : son foyer n'absorbe plus toutes ses énergies et elle s'y sent emprisonnée; elle constate que seul le

monde extérieur offre activité et estime. Simmel établit ensuite attentivement la liste des femmes qui souffrent le plus de leur confinement au sein du foyer : les jeunes filles, les jeunes femmes célibataires, les femmes sans enfant et celles dont les enfants ont atteint l'âge adulte. Elles sont toutes, selon ses propres termes, « les sacrifiées d'une culture qui a enlevé ou réduit le champ d'activités qui était historiquement le leur sans leur offrir quoi que ce soit d'autre en échange ». Universalisant son propos, il déclara que la femme bourgeoise était à la recherche de nouveaux droits lui permettant d'accomplir de nouveaux devoirs et que la liberté sociale et économique pouvait être le point de départ d'une vie active plus complète. Il mit en évidence le paradoxe suivant : la femme prolétaire a été chassée du foyer, la femme bourgeoise y a été enfermée; l'autonomie économique est une plaie pour les unes, une bénédiction pour les autres. Le même ordre socio-économique peut donc engendrer des résultats différents dans différentes circonstances. Intégrant cette analyse dans son schéma théorique global, il voit dans cette situation contradictoire un cas exemplaire d'un phénomène général propre à la culture moderne : la situation objective évolue plus rapidement que la situation individuelle censée s'y adapter. Il conclut au caractère indissociable des questions économiques et éthiques, et au fait qu'en dépit de leurs divergences, les tendances opposées du mouvement des femmes représentent les deux faces d'un même phénomène social.

Quatre ans plus tard, Simmel a repris cet exemple dans son livre *Philosophie de l'argent* pour illustrer le décalage entre la culture subjective et la culture objective¹⁸. Généralisant son propos, il écrit que « le caractère largement insatisfaisant des mariages modernes peut être rapporté à des circonstances similaires », signifiant par là que les modèles maritaux fixés par la tradition sont entrés en conflit avec le développement personnel des conjoints, « et en particulier celui de la femme »¹⁹. Dans ce cas, l'aspect objectif du mariage c'est-à-dire son modèle traditionnel, n'a pas suivi le développement subjectif de l'individu²⁰.

L'articulation la plus achevée des idées de Simmel sur la question des femmes se trouve dans son article « *Weibliche Kultur* » (« Culture féminine »), publié pour la première fois en 1902, revu et réédité en 1911 dans un recueil d'articles intitulé *Philosophische Kultur*²¹. L'interrogation cruciale de Simmel sur les effets culturels du mouvement des femmes s'inscrit donc au cœur même de sa théorie générale de la culture. La culture est, pour Simmel, la condition nécessaire au développement du potentiel humain, le processus qui rapproche les objets extérieurs des individus de telle sorte qu'une synthèse unique s'accomplisse dans cette union. La culture revêt deux aspects :

objectif et subjectif. Par culture objective il entend toutes les formes externes, y compris les créations de l'esprit comme l'art, le droit, les coutumes et la religion. La culture subjective désigne l'ampleur et l'intensité de la participation individuelle à la culture objective ou comment la consommation des produits culturels nourrit la croissance personnelle. « La culture objective se développe selon sa propre logique, la culture subjective selon la logique de l'épanouissement personnel »²². Une tension s'établit de fait entre « la vie subjective qui est incessante mais limitée et temporelle, et ses contenus qui, une fois créés, sont immuables et intemporels », produisant « un univers culturel façonné par les hommes mais perçu par chaque individu comme un monde qu'il n'a pas élaboré »²³. Les formes objectives structurent la vie humaine et permettent l'émergence de la personnalité et de l'identité mais, en même temps, elles s'éloignent de plus en plus des individus et menacent d'annuler les rares espaces de liberté qu'ils ont mis en place. Ce conflit entre vie et forme s'accroît dans le monde contemporain en raison de la multiplication des formes de la culture objective, lesquelles deviennent aussi de plus en plus complexes et réifiées.

C'est dans la perspective de la dualité inhérente à la culture, la division fondamentale entre culture objective et subjective, que Simmel a tenté d'évaluer l'impact du mouvement des femmes. Les revendications des femmes pour une participation accrue à la vie et aux modalités créatives des hommes sont, selon lui, autant de tentatives essentielles pour mettre en valeur la culture subjective, augmenter la participation individuelle aux produits culturels existants, et enrichir les destinées individuelles de possibilités et de devoirs nouveaux. Mais Simmel a poussé plus loin la question et exploré la possibilité pour le mouvement des femmes d'exercer son potentiel créatif, de dépasser le processus de démultiplication de formes culturelles existantes. En termes plus généraux et plus abstraits, la question cruciale aux yeux de Simmel est celle du rapport de l'être femme à la culture objective. Pourquoi ce rapport pose-t-il problème? Parce que, répond-il catégoriquement, « la culture objective est, à quelques exceptions près, complètement masculine »²⁴, et il affirme que « ce sont les hommes qui ont créé l'art, l'industrie, la science, le commerce, l'Etat et la religion. C'est parce qu'il y a identification naïve de " l'humain " avec le " masculin " que la culture est considérée comme humaine. Dans de nombreuses langues, on ne dispose que d'un seul mot pour les deux concepts »²⁵.

Simmel ne s'est pas contenté d'en faire le constat. Il ajoute que l'identification naïve de l'humain et du masculin a pour conséquence de qualifier de féminins les actes jugés inadéquats perpétrés par des hommes ou des femmes,

et d'affirmer des femmes maîtrisant parfaitement une activité qu'elles sont aussi bonnes que des hommes. De façon similaire, la prétendue répugnance des femmes pour les règlements et les lois n'est pas, par essence, un rejet absolu de toute loi mais bien de la *loi masculine*, l'impartialité étant *a priori* considérée comme un attribut masculin. Pour Simmel, la culture objective est donc une forme de créativité spécifiquement masculine.

Dans *Culture féminine*, Simmel n'a pas insisté sur le pouvoir inhérent à la création de ces normes masculines absolues. La question du pouvoir est toutefois clairement mentionnée dans son deuxième essai *Das Relative und das Absolute im Geschlechterproblem (Le relatif et l'absolu dans la problématique des sexes)* qui figure dans le même recueil d'articles publié en 1911. Dans cet article il s'intéresse moins à la culture qu'à la nature des relations sociales entre les sexes. Encore une fois, les normes sont masculines : « Les exigences de l'art et le patriotisme, la morale et les idées sociales, l'équité du jugement pratique et l'objectivité du savoir théorique, la force et la profondeur de la vie — tout ceci constitue des catégories qui, certes, si l'on considère leur forme et leur exigence, relèvent de l'humain en général, mais sont, dans les formes qu'elles ont prises de fait au cours des développements de l'histoire, totalement masculines. Si nous qualifions tout simplement d'objectives ces idées qui apparaissent sous une forme absolue, alors l'équation de base de l'évolution historique de notre espèce peut s'écrire comme suit : l'objectif = le masculin »²⁶. Le masculin est non seulement supérieur, mais il représente aussi *l'humain dans sa généralité* (souligné par Simmel). Simmel a approfondi la question de la domination en tentant de mettre en évidence les conséquences de cette relation de pouvoir sur la conscience individuelle elle-même : « Si l'on désigne sommairement le rapport historique des sexes comme étant celui du maître et de l'esclave, l'un des privilèges du maître est de ne pas toujours être contraint de se penser comme maître. La position de l'esclave, en revanche, fait qu'il n'oublie jamais son statut. Il est tout à fait évident qu'une femme perd plus rarement la conscience de son être femme qu'un homme la conscience de son être homme. En d'innombrables occasions, un homme paraît penser sur un mode purement objectif sans que sa masculinité n'interfère dans ses perceptions. Il semble au contraire qu'une femme ne se départisse jamais de la sensation — plus ou moins claire ou obscure — qu'elle est une femme »²⁷. Voilà pourquoi les femmes se comportent comme membres d'une minorité, dans une attention constante à l'infériorité de leur position, ainsi que l'expliqua Hacker quarante ans plus tard,²⁸ et par la suite beaucoup d'autres féministes. Ce que les femmes perçoivent comme étant masculin, contingent et relatif, les hommes l'assument comme naturel, éternel

et absolu : « Toute domination reposant sur la prépondérance subjective imposée par la force s'est toujours crue obligée d'en fournir une justification objective, c'est-à-dire de transformer le pouvoir en droit. L'histoire de la politique, du clergé, des structures économiques, du droit familial abondent en exemples de ce type. Si la volonté du *pater familias* imposée à toute une maison est présentée comme une Autorité, il n'est donc plus celui qui abuse arbitrairement d'un pouvoir mais le garant d'une loi qui sert les intérêts de la famille de manière objective et supra-individuelle. C'est en fonction de cette analogie — et souvent dans ce contexte même — que se développe de manière pour ainsi dire logique, la supériorité psychologique qui dans le rapport de domination homme-femme profite aux modes d'expression masculins. Ces modes d'expression doivent avoir impérativement une signification normative pour être à même de révéler ce qui est juste et vrai et pour les hommes et pour les femmes. »²⁹ De ces aspects de la domination et de l'usage de critères élaborés par et pour les hommes, il résulte que « l'autonomie du principe féminin *ne peut en aucun cas* (souligné par Simmel) être reconnue », car « si la cour de justice est elle aussi masculine, les femmes n'ont aucune chance d'être jugées en fonction de normes qui leur sont spécifiquement applicables ».

Ce réquisitoire a des échos étonnamment modernes. Simmel n'en est pourtant pas entièrement satisfait, aussi épingle-t-il un autre élément résultant de la domination masculine. Les femmes, déclare-t-il, sont prises dans un *double-bind* : non seulement elles sont jugées sur la base de critères absolus, mais elles sont aussi supposées s'y soumettre alors que ces critères imposés n'ont été définis que par les hommes et à leurs seuls avantages. Les femmes doivent plaire, servir et compléter les hommes. En réalité elles ne sont jamais jugées comme des êtres autonomes : « Personne ne se demande ce qu'elles sont pour elles-mêmes ». Dans leurs relations aux hommes, les femmes sont invariablement perçues et se perçoivent elles-mêmes comme des instruments au service des hommes, de la maison, des enfants, ce qu'on désignerait aujourd'hui sous le terme d'objets sexuels, de femmes au foyer et de mères. Les femmes ne sont *rien* (souligné par Simmel) en dehors de leur relation aux hommes : elles sont privées d'identité.

La domination et l'hégémonie culturelle masculines sont très clairement attribuées aux relations de pouvoir inégalitaires entre les genres dans le texte *Le relatif et l'absolu dans la problématique des sexes*, mais l'argumentation est plus élaborée dans le texte intitulé *Culture féminine*. En fin de compte, Simmel soutient que l'inégalité tient à l'attribution de traits de caractère fondamentalement différents selon les sexes, ce que le discours biologiste courant appelle nature masculine et nature féminine. Simmel arrive à cette

conclusion par une réaffirmation de certains points issus de son analyse générale de la culture. Il rappelle à ses lecteurs que les formes culturelles objectives ne cessent de se développer au cours du temps, elles se cristallisent, se séparent de plus en plus de la culture subjective, poursuivent une dynamique qui leur est propre, font intervenir de plus en plus d'objets qui répondent de moins en moins aux besoins individuels, participent de ce que Simmel appelle en résumé l'objectivation. Ainsi « la séparation du travailleur de l'outil de production » n'est qu'un exemple économique spécifique d'une tendance générale à l'objectivation. La division moderne du travail, caractérisée par la spécialisation et la rationalisation, est à la fois cause et résultat de l'objectivation. Les hommes savent naturellement comment compartimenter leur vie, se consacrer à des segments d'activité séparés, détacher leurs finalités objectives de leur personnalité subjective. Cette aptitude à la fragmentation est typiquement masculine et si elle n'est pas toujours facilement acceptée, elle peut dans la plupart des cas être pratiquée sans nuire à la personnalité.

Il n'en va pas de même pour les femmes, et en disant ceci Simmel se révèle bien de son époque. La femme, dit-il, est un être plus total, plus homogène et moins différencié, plus attaché à son unité que l'homme. La spécialisation et la fragmentation sont étrangères à sa nature. Cette propension à la totalité a deux conséquences directes. Les femmes s'offensent immédiatement à la moindre critique considérée comme une attaque contre leur être total. Autre fait souligné par Simmel et jugé plus important à ses yeux : la fidélité des femmes, fidélité liée au fait que « l'unité indivisée de leur nature résiste à tout, quoiqu'il arrive »³⁰. Les hommes par contre sont moins pieux : « Il suffit de penser à leur capacité de scinder leur être en une pluralité de tendances essentielles distinctes, de détacher la périphérie du centre, et de poursuivre des intérêts et des activités indépendantes sans la moindre interconnection. « Autant de traits de caractère qui expliquent leur disposition à l'infidélité. »³¹ N'est-ce pas confortable ! Il ne faut pas oublier qu'au moment où Simmel écrivait son livre, il n'avait pu lui-même résister à ce penchant naturel. Cette question est importante car si la nature fidèle des femmes les rend étrangères à la culture objective qui sépare personne et objet, il faut en déduire que l'adhésion à des codes moraux et éthiques est conditionnée par la personnalité et l'activité. Ici Simmel n'indique plus (même s'il l'a dit clairement auparavant) que ces codes sont élaborés et imposés par les hommes. Dans sa pensée, la fidélité est donc *de facto* un attribut de l'espèce des femmes et non une valeur culturelle.

En résumé, Simmel considère que la culture est masculine pour deux raisons : premièrement, parce qu'elle est objective et segmentée; deuxièmement

parce que les modalités permettant de satisfaire à ses exigences sont prescrites en fonction d'aptitudes et traits de caractère masculins.

Et dans l'avenir? Délaissant la question habituelle de savoir ce que l'avenir offre aux femmes, Simmel renverse la perspective et s'interroge sur les contributions des femmes à la culture objective. Quelle créativité les femmes peuvent-elles exercer qui échappe à la reproduction des formes culturelles existantes? Il ne s'intéresse donc pas à l'amélioration de la condition des femmes mais bien à l'apport de nouvelles nuances culturelles. Sa réponse est prévisible : la créativité culturelle des femmes n'est possible que « si elles accomplissent quelque chose que *les hommes ne peuvent faire* » (souligné par Simmel)³². Vue d'aujourd'hui, cette forme de créativité apparaît comme une catégorie résiduelle qui empêche les femmes d'entrer en compétition avec les hommes, met l'accent sur leur activité propre, même si elle ne les confine pas nécessairement dans une sphère séparée.

Simmel s'est appliqué à décrire un large éventail de possibilités dont on ne peut mentionner que quelques exemples ici. Un domaine privilégié d'expression de la créativité féminine est la médecine dont la qualité essentielle est l'empathie. Les femmes médecins seraient, ainsi que le suggère Simmel, particulièrement compétentes pour soigner les ouvrières malades. De la même manière, « si une forme différente de savoir est basée sur un mode différent d'existence », la contribution des femmes à l'interprétation historique revêt toute son importance³³. Dans ce domaine, les idées de Simmel sur le potentiel créatif féminin découlent de sa propre conception de l'histoire. Anti-historiciste, il rejette catégoriquement l'idée de Rankean selon laquelle on peut écrire l'histoire « de ce qui fut réellement ». Comme l'a souligné Levine : « A l'opposé de Dilthey, (Simmel) prétend que l'histoire ne se distingue pas par son objet d'étude, l'expérience humaine, parce que celle-ci peut être appréhendée avec une validité égale à partir de différentes perspectives. A l'opposé de Windelband (et plus tard Rickert), il considère que ce qui caractérise l'histoire est moins sa forme ou les événements concrets et uniques dont elle s'occupe que le fait qu'elle est une construction spéciale de la réalité : l'histoire donne forme à la totalité du monde... La *verstehen* historique se fonde et émerge d'une compréhension empathique — celle-la même que nous utilisons pour entrer en relation avec nos voisins... — d'une reconstruction sélective d'événements passés mis en relation avec leurs implications actuelles. »³⁴

Simmel était indécis quant à savoir qui de la familiarité ou de la distance psychologique conduisait à l'analyse historique la plus éclairante. D'un côté, chacun est mieux à même de comprendre une mentalité proche de la sienne;

de l'autre côté, il n'est pas nécessaire d'être César pour comprendre César, une certaine distance psychologique pouvant renforcer l'analyse historique. Ainsi, une historienne proposerait, selon Simmel, des interprétations originales en raison, premièrement, de son expérience différentielle de la réalité et, deuxièmement, de son bagage psychologique spécifique. En fait, Simmel pense que si « l'histoire est de la psychologie appliquée », les femmes la voient différemment³⁵. Un élément supplémentaire peut être relevé ici, élément que Simmel lui-même n'a jamais explicité, mais qui s'inscrit dans la logique de ses idées sur le rôle joué par la distance psychologique dans l'analyse historique. L'étrangeté qui caractérise le rapport des femmes à la culture objective implique une vision originale de l'histoire et de l'interprétation historique. Les arguments de Simmel présagent une revendication centrale des études féministes contemporaines! La faiblesse de ses considérations réside en fait dans son incapacité à clarifier la question de savoir si le bagage psychologique spécifiquement féminin est d'origine biologique ou est le produit de la socialisation.

En dehors de la médecine et de l'histoire, Simmel relève d'autres domaines riches en possibilités pour la créativité des femmes. Par exemple le théâtre, le roman, l'art, la danse et, plus généralement, toutes les activités mobilisant le rapport des femmes à l'espace. Il estime toutefois que l'accomplissement le plus élevé est lié aux activités proprement féminines que sont le foyer et la socialisation des hommes. En proposant cette solution conforme à l'idéal bourgeois, Simmel marque son adhésion totale à l'idée des sphères séparées. Il définit même le sens suprême du foyer pour les femmes : « à la fois un aspect de la vie et un moyen spécial de former, refléter et interrelier la totalité de la vie »³⁶. Mais peut-être songeait-il à son propre foyer, beau et confortable, décrit par Margarete Susman avec ces mots : « Le grand bureau du rez-de-chaussée avec vue sur le jardin était recouvert de tapis de Perse... Il y avait partout, sur des étagères ou dans la cheminée, des vases, des coupes en provenance d'Extrême-Orient et de magnifiques statues de Bouddha... Je n'oublierai jamais le parfum distingué qui nous enveloppait une fois franchi le seuil de la maison des Simmel; l'odeur mélangée des pommes fraîchement cueillies et des tabacs de luxe. Les "jours" de réception du ménage Simmel reflétaient l'esprit de leur culture commune. Ils étaient une création sociologique en miniature. »³⁷ L'enquête prometteuse de Simmel aboutit donc à une conclusion en apparence ordinaire, imprégnée de *Gemutlichkeit*.

Quelles sont les sources d'inspiration des idées de Simmel sur la question des femmes? Il fut incontestablement influencé par le livre de Theodor

Gottlieb von Hippel intitulé *Über die burgerliche Verbesserung der Weiber* (*L'amélioration du statut des femmes*), publié pour la première fois en 1792³⁸. En 1892, Simmel publia dans le *National Zeitung* un article intitulé « Le centenaire du mouvement des femmes » qui est en fait un compte-rendu du livre de Hippel. Hippel, contemporain de Goethe et de Rousseau et ami de Kant, était un juge prussien, un essayiste et l'auteur de romans humoristiques. Son livre parut anonymement à Berlin, l'année de la publication à Londres de l'essai intitulé *Défense des droits de la femme* de Mary Wollstonecraft³⁹. Contrairement à Mary Wollstonecraft qui prônait l'éducation et l'indépendance des femmes dans le but d'en faire de meilleures mères, Hippel estimait que les femmes devaient en tant que personnes bénéficier de tous les droits civils⁴⁰. En attirant l'attention sur le livre publié par Hippel un siècle plus tôt, Simmel relève le rôle précurseur de certains écrivains et souligne l'actualité de cette pensée pour l'action du féminisme contemporain préoccupé par les mêmes problèmes historiques, sociaux, juridiques et psychologiques. Simmel s'adresse au grand public et propose un résumé des principales idées de Hippel, idées qu'il réintroduira dix ans plus tard dans ses propres essais.

La réflexion de Hippel est enracinée dans l'échec de la Révolution française à accorder aux femmes des droits égaux à ceux des hommes. Hippel décrit comment les femmes ont été reléguées dans la sphère privée et, autre élément relevé par Simmel, il établit un parallèle entre le despotisme de l'Etat et le despotisme de cet état en miniature qu'est la famille. Simmel relève l'affirmation de Hippel selon laquelle les lois ne donnent aucun droit aux femmes mais seulement des devoirs, et le fait que les prétendus attributs féminins — fragilité et vulnérabilité — sont si facilement oubliés lorsqu'il s'agit de punir les femmes. Seuls, les criminels hommes et femmes sont jugés de la même manière. Si l'Etat ne reconnaît les femmes que dans leurs liens aux hommes, pourquoi, lorsqu'il les traduit en justice, les considère-t-il comme des personnes indépendantes? Les femmes ne recevant ni égalité ni protection de l'Etat dont c'est pourtant le seul fondement, Hippel trouve normal qu'elles ne lui manifestent ni intérêt ni attirance et ne respectent pas ses règles. En regard des lois, les femmes sont dans la même situation que des esclaves : elles y sont soumises sans les avoir édictées. Leur traitement dépend du bon vouloir de leur maître, il ne repose sur aucun droit. On leur accorde des faveurs, mais elles n'ont pas droit à la justice. En conséquence de quoi, elles n'ont aucune confiance en elles-mêmes et ignorent tout de la liberté.

L'oppression ayant empêché le développement des aptitudes féminines, il semble évident « que les femmes sont complémentaires des hommes ». « Tout comme les hommes sont complémentaires des femmes », ajoute Hippel qui estime que les chances déniées aux femmes représentent une perte

pour toute la société, perte en personnes et en énergies nouvelles. Si les femmes accédaient, par exemple, à des emplois dans l'administration, celle-ci serait moins prétentieuse et pédante. Si le droit cessait d'être un monopole masculin, les lois seraient appliquées avec plus de justice. Des femmes médecins empêcheraient d'autres femmes malades de se soustraire aux soins par manque de confiance dans la médecine masculine et elles contribueraient à une meilleure connaissance du corps des femmes et des maladies féminines, ou à l'enseignement de la diététique. Selon Simmel, Hippel était favorable au principe de la coéducation qui garantit une éducation égale pour tous les citoyens mais il prévoyait cependant des classes spéciales réservées aux femmes pour l'apprentissage des tâches domestiques et maternelles. Hippel, refusant l'idée de Rousseau selon laquelle la nature avait inégalement distribué les aptitudes des hommes et des femmes, estimait que l'inégalité n'était due qu'à une grave erreur historique.

Simmel a critiqué Hippel sur deux points. Il lui reprochait d'abord de ne pas se prononcer en faveur de l'indépendance économique des femmes et par conséquent de négliger les fondements économiques des valeurs personnelles et sociales. Ensuite, il estimait que Hippel ne reliait pas l'oppression des femmes et le mariage, illustrant sa critique par l'exemple de la demande en divorce considérée par Hippel comme acceptable si elle émanait d'un homme, contre-nature si elle émanait d'une femme. En relevant cet élément, Simmel se faisait le porte-parole des revendications exprimées depuis 1840 par le mouvement des femmes allemand, en particulier sous la plume de l'écrivain Louise Otto, une des fondatrices du mouvement. Celle-ci écrivait en 1847 que les Allemandes seraient meilleures citoyennes et épouses si elles avaient droit à une éducation de qualité leur permettant de gagner leur vie⁴¹.

En concluant son article sur Hippel, Simmel affirme que tous les comportements dits naturels s'originent en réalité dans des valeurs personnelles et sociales. S'il avait pu se souvenir de cette critique un peu plus souvent en rédigeant ses propres travaux ! Il insiste toutefois sur l'énorme importance du livre de Hippel pour l'histoire du mouvement des femmes, moins pour ses revendications concrètes que pour sa reconnaissance du caractère historique des conditions actuelles, laquelle ouvre la voie à de nouveaux idéaux de justice personnelle et d'utilité sociale, lesquels passeront à leur tour pour être les seuls naturels.

Simmel s'est largement inspiré de Hippel pour développer ses idées sur « le sens féminin de la justice », la prévalence des critères masculins de jugement et les diverses possibilités de carrières féminines. Quant aux critiques qu'il lui adresse, on s'aperçoit à la lecture du texte original de Hippel, qu'elles

ne sont pas toujours fondées. S'il est vrai que Hippel n'a accordé que très peu d'attention aux déterminants économiques de la position des femmes, il n'a en revanche jamais traité du divorce et s'est déclaré nettement en faveur de l'égalité dans le mariage⁴². Confondant peut-être avec un premier livre de Hippel intitulé *Über die Ehe (Sur le mariage)*, Simmel ne s'est pas aperçu qu'en 1792 Hippel avait définitivement renoncé à ses premières vues conservatrices sur le mariage pour leur préférer une nouvelle conception conforme à ses opinions progressistes sur le rôle des femmes dans la société⁴³.

Même si Hippel a fortement influencé Simmel, il faut noter certaines différences majeures dans la nature de leurs revendications. Hippel se prononce en faveur de l'intégration des femmes dans une humanité commune dotée de droits, Simmel pour l'affirmation de différences culturelles fondées sur le genre. Dans le meilleur des mondes possible imaginé par Hippel en 1792, ces différences culturelles disparaissent grâce à l'éducation qui joue le rôle du grand égalisateur. Simmel, à la fin de 1890, ne parle guère d'accroissement ou de maintien de l'égalité⁴⁴. Enfin, alors même qu'il s'attaque au relativisme de Hippel et fait remarquer que ce qui passe pour naturel n'est en réalité qu'une construction sociale, Simmel adopte une position essentialiste.

Après avoir identifié les origines probables des idées de Simmel sur la question des femmes, il est important de souligner que l'article *Culture féminine* ne se termine pas par un hymne aux valeurs domestiques bourgeoises mais par quelques indications de réalisation culturelle pour les femmes dans l'avenir. Ces idées sont assez fragmentaires et tout se passe comme si Simmel, levant un coin de voile du futur, y avait jeté un rapide coup d'œil puis, apeuré par sa propre audace, l'avait vite laissé retomber. Quelles alternatives pressentait-il? Premièrement, il a exploré les possibilités d'une culture objective spécifiquement féminine, productrice de ses propres artefacts, « un nouveau continent culturel », parallèle mais séparé du continent masculin. Simmel présageait là le courant du féminisme culturel : « L'idéal du mouvement des femmes ne peut être la création "d'une humanité indépendante"... mais bien "d'une féminité indépendante" », la différenciation de ce qui est distinctement féminin⁴⁵. Il refusa toutefois de spéculer sur le contenu de « ce nouveau continent culturel ». La seconde possibilité est celle d'une culture commune aux deux genres mais teintée de nuances féminines. Ce modèle n'est réalisable qu'une fois atteints les objectifs de ce que nous appellerions aujourd'hui le « féminisme libéral », c'est-à-dire la participation complète des femmes, et à égalité avec les hommes, aux structures existantes de la société. Simmel disait, non sans mépris, qu'il s'agissait d'une « mise à niveau mécanique de l'éducation, des droits, des occupations et des conduites », l'équiva-

lent d'une égalisation automatique ou, selon ses propres mots, d'un « stade d'égalité outrancière ». Dans cette culture commune, les nuances féminines restent très imprécises. La troisième possibilité, la plus probable aux yeux de Simmel, est en réalité la négation d'une culture objective des femmes, le rejet catégorique de la possibilité pour les femmes d'objectiver leur existence et d'exprimer leurs qualités spécifiques dans des formes externes. Les formes d'existence féminines étant selon lui radicalement différentes mais non objectivables. Si l'objectivation est le concept qui permet à Simmel de penser le monde moderne, son projet se solde par un échec pour les femmes puisqu'il a conceptualisé une polarité ultime et distante entre les genres. La reconnaissance de la différence radicale des formes d'existence devait, selon lui, permettre aux femmes d'acquérir leur autonomie, mais il ne fournit aucune indication sur le mode de conciliation possible entre indépendance et différence, différence et créativité.

Deux perspectives différentes et opposées se dégagent des vues de Simmel. Son analyse du dilemme culturel des femmes est très moderne et parfaitement articulée mais la solution au dilemme reste très problématique. De façon significative, son amie et contemporaine, Marianne Weber, historienne du droit et épouse de Max Weber, répondit à son article de 1913 en publiant *Die Frau un die objektive Kultur (La femme et la culture objective)*⁴⁶. Premièrement, Marianne Weber conteste l'accent mis par Simmel sur la polarité radicale des genres et la spécificité des femmes. Pour elle, il est inacceptable que l'autonomie des femmes ne soit garantie que dans la différence. Deuxièmement, elle reproche à Simmel de ne pas se soucier de ce que les femmes veulent, du type de vie et de devoirs qu'elles choisissent. Simmel insiste trop à son avis sur ce que les femmes auraient dû vouloir, conformément à l'idéal masculin de la perfection féminine. Ainsi elles devraient laisser les principes masculins créer le monde des objets, ne pas avoir besoin d'être actives dans les arts, les sciences, la religion, le droit et — comme l'indique Weber — dans l'esprit de Simmel, il est sans doute préférable qu'elles ne le fassent pas, non pas parce qu'elles n'en ont pas la force, mais parce que cela mettrait en péril le bon accomplissement de leurs devoirs féminins. La femme est donc libérée de l'obligation d'entrer dans le monde et reçoit la tâche d'atteindre sa propre perfection. Elle est l'autre radical, celle qui ne peut ni endosser les normes masculines ni être jugée en fonction d'elles. Dans cette logique les femmes ne sont pas dévalorisées. Sont-elles pour autant libérées? S'il faut en croire Simmel, ajoute Marianne Weber, les femmes qui sont de plus en plus nombreuses à prendre part à la culture objective ne le font pas en tant que femmes mais en tant qu'êtres hybrides, des personnes de sexe féminin

dotées de qualités masculines. Weber refuse d'assumer cette conséquence de la théorie de Simmel⁴⁷. Troisièmement, elle remarque que Simmel a pris soin de définir la créativité féminine en dehors du dualisme qui tourmente les hommes. Or elle soutient qu'il existe une sphère générale d'activité commune aux hommes et aux femmes à laquelle un nombre croissant de femmes souhaite prendre part par l'exercice systématique d'une profession. Les réalisations objectives des femmes, écrit-elle avec insistance, doivent être envisagées en dehors de toute considération métaphysique sur le féminin, dans l'acceptation d'une pluralité de mondes. Quatrièmement, elle juge inacceptable l'idéalisation du foyer et des soins domestiques présente chez Simmel, qui ignore tout des tensions entre le faire et l'être vécues par les femmes au foyer. Celles-ci perçoivent les tâches domestiques comme un *sacrifice* (souligné par Weber) qui peut être une bénédiction lorsqu'il est motivé par l'amour, l'érotisme, le sentiment maternel et l'amour de la famille. Les hommes ne mesurent pas ce sacrifice parce qu'ils ignorent tout des activités domestiques et des conflits qu'ils suscitent. Les femmes sont éduquées à servir : si le travail ménager est une fonction naturelle pour les femmes, pourquoi alors faut-il le leur inculquer? Weber conclut la discussion des thèses de Simmel en souhaitant qu'hommes et femmes élaborent ensemble une humanité commune et en rappelant que des millions de travailleuses ont besoin d'aide pour s'adapter à un travail industriel aliénant et améliorer leurs conditions de vie.

Écrit en 1913, le texte de Weber est représentatif de l'aile la plus modérée du mouvement des femmes bourgeois de l'époque⁴⁸. Weber ne plaide pas pour la fin de la différence, mais bien pour une participation complète des femmes à la culture, et ce pour le bien des deux sexes. Ce qui passe pour être le meilleur de la spécificité féminine dans les relations humaines doit, selon elle, pouvoir s'étendre à tous les domaines, cette extension des possibilités étant en soi une démarche créative. Simmel a clairement élucidé les biais masculins de la culture mais Weber lui reproche de ne pas en avoir tenu compte dans ses propres analyses et surtout d'avoir négligé le besoin pour les femmes de déterminer elles-mêmes leurs propres choix. Enfin, Weber pense que l'analyse de Simmel est élitiste. Au début de *Culture féminine*, il écrit que le mouvement des femmes est plus préoccupé par l'égalité d'accès au monde des hommes que par la création d'une vision nouvelle, ce qu'il juge nettement insuffisant. Le mouvement ne devrait pas être concerné uniquement par « la multiplication ou la reproduction de ce qui existe déjà mais plutôt par la création en tant que telle »⁴⁹. Les conséquences de l'accroissement de la main-d'œuvre féminine ne constituent nullement un problème à ses yeux⁵⁰, et sa vision des objectifs du mouvement des femmes allemand est assez

étroite. Son analyse ne concerne en réalité que la tendance bourgeoise du mouvement, elle ignore complètement l'idéologie radicale du mouvement des femmes socialistes qui luttait pour un changement social structurel. Marianne Weber ne critique évidemment pas Simmel pour cet oubli très précis. Elle a en revanche réagi au fait que Simmel ne reconnaissait pas les problèmes des travailleuses en faisant justement remarquer à ses lecteurs que l'idéologie de la « féminité naturelle » venait renforcer l'aliénation des ouvrières⁵¹.

Simmel a analysé le dilemme culturel des femmes à deux niveaux. D'une part, comme exemple d'une dichotomie universelle entre culture objective et subjective, et il a envisagé les problèmes de retard, de synchronisation et d'adaptation qui en découlent. D'autre part, comme dilemme culturel spécifique et il a posé le problème de la créativité des femmes. Dans son analyse critique des thèses de Simmel, Marianne Weber ne distingue pas ces deux niveaux mais son souci d'affirmer l'auto-détermination des femmes apparaît, aujourd'hui comme hier, comme un correctif adéquat.

Pour conclure cette exploration partielle des différentes facettes des idées de Simmel sur les relations de genre, il est légitime d'affirmer la validité et l'importance de sa contribution à l'analyse des dilemmes culturels propres à la modernité. Cette analyse n'est toutefois pas infaillible. Chez Simmel, la dichotomie entre les genres repose le plus souvent sur un modèle biologique. Mais il lui est arrivé de se contredire, par exemple, dans son compte-rendu du livre de Hippel où il affirme que les relations de genre sont historiquement contingentes.

Simmel semble voir les femmes comme des êtres passifs, il les rassemble dans une catégorie monolithique globale et il ignore tout simplement leur désir de liberté et d'auto-détermination. Il n'essaie pas de résoudre les tensions entre égalité et différence (mais peut-être n'y a-t-il pas de solution) puisqu'il n'en fait même pas un problème. Simmel reconnaît le rôle crucial joué par les épouses et gardiennes du foyer mais il révèle son ignorance de la vie domestique quotidienne quand il affirme que les femmes sont des êtres moins spécialisés et donc moins soumis à des activités fragmentaires. Paradoxalement, chaque femme sait d'expérience que dans notre société hautement spécialisée le rôle « général » d'une femme au foyer est assorti de tellement d'exigences qu'il en perd toute unité et continuité, la femme au foyer « non spécialisée » étant de ce fait confrontée à un travail en réalité très parcellisé.

Simmel est nettement plus convaincant lorsqu'il affirme que les conditions d'existence différentes des femmes créent une autre manière de voir le monde et que cette réalité jusque-là ignorée est encore à découvrir. Ceci a comme conséquence importante non seulement la sortie des femmes de l'invisibilité

et l'affirmation de leur prise de parole, mais aussi et surtout la création d'une épistémologie basée sur le genre, une épistémologie spécifiquement féminine. Simmel propose un nouveau *verstehen* du monde — son, notre monde — et une critique très actuelle du modèle masculin de rationalité. Il montre clairement comment les relations de pouvoir inégalitaires ont entraîné une identification de la rationalité et du masculin.

Simmel est parfaitement conscient du fait que la culture à dominante masculine est soutenue et renforcée par le langage et plus précisément par la structure linguistique. Lorsqu'il écrit que « le langage et l'élaboration conceptuelle sont conformes à la nature masculine »⁵², il laisse entendre à ses lecteurs que seul un nouveau modèle conceptuel permettra de donner « sens à l'expérience des femmes ». Enfin, Simmel fait de la nécessité pour les femmes d'acquérir une identité autonome une des questions fondamentales du monde moderne, question qui d'un point de vue pratique est restée chez lui sans réponse.

Georg Simmel était le sociologue de la sociabilité et de l'intimité, des nuances de l'individualité et des complexités de la marginalité. Il était, de ce fait, particulièrement sensible à la position problématique occupée par les femmes, problème qu'il a inclus dans sa théorie globale de l'aliénation culturelle caractéristique du monde contemporain. Les limites de son analyse s'enracinent dans son incapacité à transcender le modèle biologique de la féminité et à admettre complètement les effets de la socialisation. S'il appréciait les idées de Hippel sur l'égalité entre les sexes et sur le caractère contingent et historique de la différence des sexes, il emprisonna lui-même ses réflexions dans une conception romantique du féminin éternel et universel. Il a reconnu avec beaucoup de pertinence les biais masculins de la culture mais il n'a pu y échapper. Il fut par conséquent incapable de projeter ses idées et tout ce qu'elles impliquaient dans une nouvelle vision du changement social. L'imagination sociologique de Simmel a parfaitement réussi à définir les problèmes des relations entre les sexes, problèmes qui restent d'actualité. Nous aurions tant souhaité qu'il les pousse plus avant.

Suzanne Vromen

(Traduit de l'américain par Véronique Degraef)

1. Introduction de Coser à Lewis A. Coser, éd., *Georg Simmel*, (Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall, 1965), p. 4.
2. Karen Horney, « The flight from womanhood : the masculinity complex in women as viewed by men and women », *International Journal of Psychoanalysis* 7, (1926), 324-39, réimprimé in Jean Baker Miller, éd., *Psychoanalysis and Women*, (Baltimore : Penguin Books, 1973), pp. 5-20.
3. Pour des évaluations antérieures de l'influence de Simmel, voir, par exemple, *American Journal of Sociology* 63, 1958, numéro spécial pour le centenaire de Durkheim et Simmel; Kurt H. Wolff, éd., *Georg Simmel, 1858-1918*, (Columbus : Ohio State University Press, 1959), réimprimé sous le titre *Essays on Sociology, Philosophy and Aesthetics*, (New York : Harper & Row, 1965); Coser, éd., *Georg Simmel*; Jonathan H. Turner, « Marx and Simmel revisited : reassessing the foundations of conflict theory », *Social Forces* 53, (June 1975), 618-27; Donald N. Levine, Ellwood B. Carter and Eleonor Miller Gorman, « Simmel's influence on American sociology », *American Journal of Sociology* 81, (January 1976), 813-45 et (March 1976), 1112-32. Pour des commentaires sur les écrits de Simmel sur les femmes, voir Lewis A. Coser, « Georg Simmel's neglected contributions to the sociology of women », *Signs* 2, (Summer 1977), 869-76, et Guy Oakes, introduction à *Georg Simmel : On Women, Sexuality and Love*, (New Haven : Yale University Press, 1984). L'introduction à et la traduction de quatre articles de Simmel sont des contributions importantes. Guy Oakes ignore toutefois les liens entre Simmel et Hippel et il omet certains aspects essentiels de la pensée féministe contemporaine.
4. Sur l'importance de la biographie dans les discussions sur la « question des femmes » voir Susan Groag Bell et Karen M. Offen, éd., *Women, the Family and Freedom. The Debates in Documents*, Vol. 1, 1750-1880, (Stanford : Stanford University Press, 1983), p. 9.
5. Coser, *Georg Simmel*, pp. 29-39.
6. David Frisby, *Sociological Impressionism, a Reassessment of Georg Simmel's Social Theory*, (London : Heinemann, 1981), p. 11, lequel cite Margarete Susman et Karl Joel.
7. Pour la traduction de Bergson voir les mémoires de Margarete Susman in *Buch des Dankes an Georg Simmel*, éd. Kurt Gassen et Michael Landmann, (Berlin : Duncker & Humblot, 1958), p. 282. Voir aussi Frisby, *Sociological Impressionism*, p. 159. Les recueils d'articles de Simmel publiés à titre posthume sont *Zur Philosophie der Kunst. Philosophische und Kunstphilosophische Aufsätze*, Hrsg. von Gertrud Simmel, (Postdam : Kiepenheuer, 1922) et *Fragmente und Aufsätze aus dem Nachlass un Veröffentlichungen der letzten Jahre*, Hrsg. u. mit e. Vorwort von Gertrud Kantorowicz, (München : Drei Masken-Verlag, 1923). Voir aussi la bibliographie de Georg Simmel compilée par Kurt Gassen in *Buch des Dankes*, pp. 310-36.
8. Lettre à Rickert citée par Frisby in *Sociological Impressionism*, pp. 17-18.
9. « Frauenstudium an der Berliner Universität », *Vossische Zeitung*, 21 décembre 1899.
10. Les interdits officiels qui empêchaient les femmes d'assister au cours dans les universités prussiennes furent levés seulement en décembre 1896 quand les universités et les chargés de cours furent autorisés à fixer eux-mêmes leur propre politique. Il revint alors à chaque professeur d'accorder ou non la permission. En Prusse, les femmes n'obtinrent le droit de s'inscrire à l'université qu'en 1908. Voir Richard J. Evans, *The Feminist Movements in Germany 1894-1933*, (London and Beverly Hills : Sage Publications, 1976), pp. 19-20. Voir aussi James C. Albisetti, « The Reform of female education in Prussia : a study in compromise and containment », *German Studies Review* (February 1985), 11.
11. C'était une accusation générale. Voir en particulier Coser, *Georg Simmel*, p. 3, et Frisby, *Sociological Impressionism* qui développe ce point tout au long du livre.
12. Coser, *Georg Simmel*, p. 34.
13. Julien Freund dans son introduction à Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, (Paris : Presses Universitaires de France, 1981), p. 13.
14. Coser, *Georg Simmel*, p. 38. La lettre de Schaeffer fut publiée pour la première fois dans Gassen et Landman, *Buch des Dankes*, pp. 26-7.
15. *Die Zukunft* 17, 1896, 80.4.
16. Elke Frederiksen, éd., *Die Frauenfrage in Deutschland 1865-1915 : Texte und Dokumente*, (Stuttgart : Reclam, 1981), pp. 18-19.
17. L'expression du dénigrement « Damenfrage », « la question des dames » en lieu et place de la question des femmes, fut inventée par Clara Zetkin dans un article écrit en 1892 pour *Gleichheit*. Voir Frederiksen, *Die Frauenfragen in Deutschland*, p. 28.

18. Georg Simmel, *Philosophie des Geldes*, (Leipzig : Ducher & Humblot, 1900); deuxième édition complétée, 1907; traduit en américain sous le titre *The philosophy of Money*, T. Bottomore and D. Frisby, introduction de D. Frisby, (London and Boston : Routledge & Kegan Paul, 1978), traduit en français sous le titre *Philosophie de l'argent*, (Paris : Presses Universitaires de France, 1987).
19. Simmel, *The philosophy of Money*, p. 464.
20. Simmel écrivait ce livre alors que la société allemande débattait d'un projet de réforme du mariage. Le nouveau code civil qui fut adopté n'accordait pas aux femmes une plus grande égalité dans le mariage. Voir Evans, *The feminist Movement in Germany*, pp. 12-16.
21. « Culture féminine » est un des quatre articles récemment traduits en anglais et publié par Oakes dans *Georg Simmel : On Women, Sexuality, and Love* (voir note 3). Il vient aussi d'être traduit en français sous le même titre dans un recueil de textes de Simmel intitulé *Philosophie de l'amour*, (Paris : Petite Bibliothèque Rivages, 1988), postface de Georg Lukacs.
22. Levine in Donald N. Levine, éd., *Georg Simmel on Individuality and Social Forms*, (Chicago : University of Chicago Press, 1971).
23. Coser, *Georg Simmel*, pp. 21-2.
24. Simmel, « Female Culture », in Oakes, *Georg Simmel : On Women*, p. 67.
25. *Ibid.*, p. 67.
26. Simmel, « The relative and the absolute in the problem of the sexes », in Oakes, *Georg Simmel : On women*, pp. 102-3.
27. *Ibid.*, p. 103.
28. Helen Mayer Hacker, « Women as a minority group », *Social Forces* 30, (October 1951), 60.
29. Simmel, « The relative and the absolute », in Oakes, *Georg Simmel : On Women*, p. 104.
30. Simmel, « Female Culture », in Oakes, *Georg Simmel : On Women*, pp. 70-1.
31. *Ibid.*, p. 71.
32. *Ibid.*, p. 75.
33. *Ibid.*, p. 77.
34. Levine, in *Georg Simmel on Individuality*.
35. Simmel, « Female Culture », in Oakes, *Georg Simmel : On Women*, p. 80.
36. *Ibid.*, p. 92.
37. Frisby, *Sociological Impressionism*, p. 20.
38. Theodor Gottlieb von Hippel, *On improving the Status of Women, 1792*, traduction, édition et introduction Timothy F. Sellner, (Detroit : Wayne State University Press, 1979).
39. « Ein Jubiläum der Frauenbewegung », *National Zeitung*, 27 novembre 1892, Sonntagsbeilage 48.
40. Bell et Offen, *Women, the Family and Freedom, Volume 1*, pp. 111-12.
41. Louise Otto in Bell et Offen, *Women, the Family and Freedom, Vol. 1*, pp. 173-4, 177-8. Voir aussi John C. Fout, « Current Research on German women's history in the nineteenth century », in John C. Fout, éd., *German Women in the Nineteenth Century, A Social History*, (New York and London : Holmes & Meier, 1984), pp. 23, 27-8 et Ruth Ellen Boetcher Joeres, « Self-conscious Histories », dans la même collection, pp. 172-96.
42. Hippel, *On Improving the Status of Women*, pp. 94-5.
43. Sellner, introduction de *On Improving the Status of Women*, pp. 39, 48. Les deux premières éditions de *Über die Ehe* datent de 1774 et 1775. La troisième édition fortement révisée parut en 1792. Voir aussi Bell et Offen, *Women, the Family and Freedom, Vol 1*, p. 111.
44. Le peu d'attention accordé par Simmel à « l'égalité » et aux « droits » est conforme à la ligne adoptée par le mouvement des femmes bourgeois de cette époque en Allemagne qui se préoccupait surtout des « devoirs et responsabilités ». Voir Evans, *The Feminist Movement in Germany*, p. 9 et Amy Hackett, « Feminism and Liberalism in Wilhelmine Germany, 1890-1918 », in Berenice A. Carroll, éd., *Liberating Women's History : Theoretical and Critical Essays*, (Urbana : University of Illinois Press, 1976).
45. Simmel, « Female Culture », in Oakes, *Georg Simmel : On Women*, p. 98.
46. Réimprimé dans Marianne Weber, *Frauenfragen und Frauengedanken Gesammelte Aufsätze*, (Tubingen : Verlag Von T.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1919), pp. 95-133.
47. Weber, « Die Frau und die objektive Kultur », in *Frauenfragen*, p. 105.
48. Voir Evans, *The Feminist Movement*, pp. 147-8, et Barbara Greven-Aschoff, *Die burger-*

liche Frauenbewegung in Deutschland 1894-1933, (Gottingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1981), pp. 44-124 pour les positions diverses et divergentes prises au sein du Bund Deutscher Frauenvereine.

49. Simmel, « Female Culture », in Oakes, *Georg Simmel : On Women*, p. 66.

50. Dans son article de journal de 1896 « Der Frauenkongress und die Social Demokratie », Simmel est conscient de l'impact du travail ouvrier sur les femmes. Les ouvrières semblent toutefois absentes de son analyse de la culture.

51. Weber, « Die Frau un die objektive Kultur », in *Frauenfragen*, pp. 120-2.

52. Simmel, « Female Culture », in Oakes, *Georg Simmel : On Women*, p. 73.

♂